

nées, chacune à sa corvée au profit de la grande caste ou plutôt du grand état-major qui les gouverne et les exploite.

Ce qu'un tel état de choses, au bout de bien peu d'années, pouvait produire au point de vue de la population, de la richesse, de la vie matérielle et de la vie morale d'un pays, chacun le sent. Tous les monuments législatifs, si nombreux au siècle suivant, attestent la désastreuse situation que Dioclétien légua à ses successeurs. La révolution financière et agricole fut complète. La population manqua aux armées et manqua partout; et cependant même à cette population défaillante le pain finit par manquer; la terre, qu'à l'époque antérieure on commençait déjà d'abandonner, fut bien plus abandonnée encore. Sur beaucoup de points elle vit naître peu à peu ces immenses forêts que les moines du moyen âge ont mis six siècles à défricher. Comment s'étonner qu'un tel empire n'ait pu résister aux barbares et qu'il ait eu, au lieu de soldats pour les repousser, des révoltés pour leur venir en aide et des esclaves désespérés pour les accueillir?

Ainsi l'empire se mourait faute de liberté. Ces libertés de l'empire romain, liberté du municipe, liberté de l'homme, le pouvoir avait voulu les absorber et le pouvoir lui-même dépérissait. Ainsi chez un homme dont le sang ne circule plus et s'accumule vers le cœur, les extrémités se glacent et le cœur étouffe. Le pouvoir à force d'être étendu était devenu impossible. En réalisant cette utopie, chère à tant d'esprits, d'un despotisme complet, régulier, permanent, sans limite, Dioclétien achevait de tuer l'empire romain.

Et maintenant comment traitait-il l'Église? Après avoir affaibli le malade, que faisait-il du remède?

Dioclétien par lui-même n'inclinait pas à la persécution :

il était peu croyant à ses dieux, il avait du jugement, il n'était pas très-sanguinaire. Mais la force des choses le poussait à persécuter. Quand un gouvernement a mis dans un pays la langueur et la mort, quiconque vit ou essaye de vivre est l'ennemi né de ce gouvernement. Au milieu de l'atonie générale, le christianisme seul était vivant; habitué au détachement et au labeur, la perte des biens de la terre ne le désespérait pas, l'inutilité du travail ne l'y faisait pas renoncer; seul il maintenait un peu de courage dans cet empire que ses gouvernants décourageaient à qui mieux mieux. Le christianisme évidemment était un ennemi et un révolté.

La persécution eut donc lieu et elle acheva de flétrir les derniers jours de Dioclétien. Vieilli, affaibli de corps et de cœur, il se laissa imposer (305) par son gendre Galère, qui, un peu plus tard, allait lui imposer l'abdication.

Cette persécution-là devait être décisive, chacun le sentait. L'empire y mit toute sa puissance et l'Église tout son héroïsme. Nulle persécution ne fut plus calculée, plus habilement progressive dans l'emploi de ses ressources, plus atroce quand l'atrocité demeura sa seule ressource. Il y avait là, pour une administration nouvelle, puissante, nombreuse, régulière, centralisée, une occasion de se distinguer; elle fit bien voir que les proconsuls de Trajan ou de Marc Aurèle, isolés ou à demi indépendants, n'y entendaient rien; elle fit un chef-d'œuvre administratif: et cependant elle fut vaincue, et après avoir épuisé tous les moyens de séduction et tous les moyens d'extermination les uns après les autres, après des journées de supplices pendant lesquelles il fallait s'arrêter pour aiguïser les épées émoussées à force de décapiter et pour donner du repos

aux bourreaux, quoiqu'ils se relayassent, on fut réduit à céder, et, las de combattre, à laisser la paix à ces ennemis qui ne combattaient point. Tout ce que ce Dioclétien avait fait, c'avait été seulement de rendre impossible cette alliance entre l'Église et l'empire romain qui était le rêve des saints et des patriotes. Il avait tué celui-ci, et il avait brisé avec celle-là.

Aussi lorsqu'un peu plus tard, sous Constantin, eut lieu le triomphe, devenu inévitable, de l'Église, quelle triste ruine était celle de la monarchie romaine, amenée si tard à se retremper dans la vie chrétienne ! — Qu'était-ce que son gouvernement ? Plus rien de la simplicité, de la sagesse, de la clémence, de la modération d'Auguste, de Trajan ou de Marc Aurèle ; leurs traditions effacées par la fatale acception de l'omnipotence asiatique et par l'apothéose du prince vivant ; l'administration augustale, qui avait été sobre, simple, peu bruyante, remplacée par une hiérarchie compliquée, arrogante, ruineuse ; la vie municipale qui antérieurement était déjà si effacée, écrasée aujourd'hui par cette hiérarchie ; et, périssant avec la vie municipale, tout ce qu'il pouvait y avoir, hors de l'Église chrétienne, de spontanéité, de liberté, d'action, de vie. — Qu'était-ce que la nation ou les nations de l'empire ? Dans la race qui se prétendait romaine, plus rien de romain, ni institutions, ni habitudes, ni costume, ni courage, ni vertus ; dans les races provinciales, plus rien de national. Des barbares partout, dans la milice, à la charrue, au palais. — Où en étaient la culture, l'industrie, la richesse publique ? Tout cela marchant par contrainte ; la richesse devenue un esclavage et le pire des esclavages ; le travail faisant défaut partout, faute de courage ou faute de bras, parce que la

tyrannie fiscale brisait les courages comme elle énervait les bras ; les terres incultes ou cultivées par des colons demi-esclaves, qu'exploitait un maître à son tour exploité par le fisc ; la *bagaudie*, le brigandage ou, pour mieux dire, le désespoir devenant un parti politique et guerrier contre lequel les armées échouaient. — Où en était la religion ? Plus grossière que jamais ; les dieux de l'Égypte et de la Perse détrônant Jupiter et Diane comme les races orientales détrônaient les races grecques et romaines ; les mystères persiques de Mithra répandus jusque dans la Gaule ; la magie, l'astrologie, toutes les formes de la théurgie plus en honneur que jamais ; et, sous le voile des mystères et sous l'entraînement de la magie, les sacrifices humains, que Rome se faisait gloire d'avoir expulsés des cultes nationaux, reparaissant et obtenant de nombreuses victimes¹. — Où en étaient l'intelligence, les lettres, les arts, la civilisation ? Ici la décadence était complète et avouée ; pas un seul écrivain latin du moindre renom, à peine quelques grecs. Pas de monuments des arts ; la décadence que l'on a depuis appelée byzantine se fait sentir bien avant les temps de Byzance. Les Césars des premiers siècles, ces abominables tyrans, avaient été des lettrés et des artistes du meilleur goût ; mais le forgeron Marius ou le Breton Bonose ou le pâtre Daïa, arrivés à la pourpre grâce à la puissance de leurs poignets ou à leur talent de bien boire, pouvaient être débauchés et sanguinaires sans qu'on eût le droit de les accuser de débauche lettrée ni de cruauté

¹ Immolations d'hommes dans les cérémonies magiques, par Commode, Didius Julianus, Elagabal, Valérien (Lamprid., Dionys. Alexandrin., *apud* Euseb., *H. eccl.*, VIII, 10) ; par un tribun sous l'empereur Valens, au troisième siècle (Ammien Marc., XXIX, 2) ; par Maxence (Eusèbe, VIII, 14) ; par ulien (Théodoret, *Hist. eccl.*, III, 21, 22) [

élégante. Sous ces règnes, l'esprit humain s'était affaissé de bien des degrés et le gouvernement d'un Dioclétien n'avait pas été propre à le relever.

Politiquement donc, socialement, moralement, intellectuellement parlant, avec un mandarinat qui dominait tout et énervait tout, avec une superstition multiple et puérile, avec une science de plus en plus vaine et pédante, la décadence romaine ressemblait à la décadence chinoise d'aujourd'hui, avec cette différence que ni le travail manuel, ni l'activité commerciale, ni la culture, ni la population ne font défaut à la Chine et qu'elles faisaient défaut à l'empire romain. Rome et son maître s'étaient perdus, l'une comme l'autre, en abdiquant dans leur extrême vieillesse les vellétés de tolérance qui avaient traversé leur âge mûr. Dans cette guerre insensée contre l'Église, Dioclétien et l'empire païen avaient été comme un moribond à qui on présente une potion qui pourrait le sauver si, par un dernier effort de ses mains expirantes, il n'éloignait la coupe et ne cherchait à la briser.

Quand Constantin parut, il était donc trop tard, non pour l'Église ni pour le monde, mais pour l'empire. Les barbares étaient aux portes, sur l'Euphrate, sur le Danube, sur le Rhin, sur les côtes de Bretagne, sur la mer Noire ; les pirates francs avaient déjà une fois occupé l'Espagne et pénétré jusqu'en Afrique. Les Goths avaient pillé la Grèce. Les barbares étaient partout, et l'empire n'avait à leur opposer que des barbares. Que pouvait le christianisme contre cette stérilité invétérée du sol, des corps, des âmes ? Comment sauver une société dans laquelle défailait, non-seulement le courage, mais même la population ; à qui manquait, non-seulement le génie, mais le travail même le plus vulgaire, non-seulement l'or, mais le blé ; où tout

était épuisé, même la terre ? On vit après la mort de Théodose, malgré la noble résistance de quelques Césars, ce que c'est qu'une société qui a été soumise un siècle durant à cette énervante machine pneumatique d'un mandarinat fiscal sous un empereur déifié. L'empire romain était un vieillard qu'on avait saigné à blanc ; nul médecin ne pouvait le guérir ; un miracle seul le pouvait, et Dieu qui fait des milliers de miracles pour sauver les âmes, en fait peu pour sauver les empires.

J'achève ici ces longues études sur l'empire romain, compagnes de ma vie, compagnes bénies, s'il plaît à Dieu d'en faire sortir quelque bien. J'ai montré les trois périodes de cet empire, et les trois périodes correspondantes de l'empire chrétien, de la Rome baptisée qui se substitue à la Rome idolâtre.

La première période que j'ai traitée sous le nom des *Césars* est, à vrai dire, la plus abominable de toutes, sinon celle de la tyrannie la plus atroce, celle du moins de la servitude la plus immorale et la plus dégradée. Mais alors, comme pour opposer la pureté, la mansuétude et la noblesse de l'âme la plus parfaite, à la corruption, à l'inhumanité, à la dégradation la plus complète qu'ait vue le sol européen, le germe du christianisme est donné au monde, et saint Pierre, le fondateur de l'empire chrétien de Rome, se rencontre avec Néron.

La seconde période que nous venons de traiter au long, depuis Vespasien jusqu'à Marc Aurèle, est pour l'empire romain une période singulièrement heureuse, si l'on pense aux conditions originaires de cet empire et à la corruption foncière de cette société. C'est la période, j'ai quelque peine à dire des grands princes ou même des bons princes, mais certainement des meilleurs princes de l'empire romain, placés à la suite les uns des autres, par une visible intention de la Providence. C'est aussi la période où le christianisme, en se développant, passe de la situation d'une religion plus ou moins ignorée à celle d'une religion connue de tous. Il se rapproche du pouvoir et cherche à se faire entendre de lui; il agit déjà fortement sur le pouvoir et sur la société. Il comprend que Dieu a envoyé au monde romain ce miracle d'un gouvernement plus éclairé, plus honnête et plus stable, que ne le comportait la vie païenne, pour que l'alliance fût possible entre l'Église et le pouvoir, pour que l'empire, en tolérant la vérité, se préparât à l'accepter, et, en l'acceptant, se sauvât.

Mais, malheureusement pour l'empire, la main offerte par les apologistes est rejetée. Marc Aurèle, plus formellement qu'aucun des Césars de cette période, rompt avec l'Église. Aussi, immédiatement après lui, la monarchie romaine est-elle rendue à ses conditions naturelles; la décadence, interrompue pendant près d'un siècle, reprend son cours; et la troisième période de l'empire que, dans ces dernières pages, j'ai esquissée rapidement, nous est apparue, sinon aussi dégradée que la première, du moins plus épuisée de forces et plus irrévocablement vouée à la mort. Si elle est moins dégradée, c'est parce que le christianisme y tient plus de place.

Le christianisme s'accroît en effet, tantôt par la persécution que ses progrès ont provoquée et qui hâte ses progrès, tantôt par la liberté qu'après l'avoir persécuté inutilement, on lui laisse ou par lassitude ou par prudence. Le christianisme grandit; mais l'empire, et comme institution, et comme société, et comme race, ne cesse pas de décroître jusqu'au jour où Dioclétien, par sa politique autocratique, fiscale et antichrétienne, lui donne le coup de grâce. Le christianisme alors reste pour ainsi dire seul au monde, ayant tout à refaire, la société, le peuple, le sol.

Je m'arrête là, et, après avoir complété par cette esquisse sommaire l'histoire de l'empire romain païen, je suis d'autant moins tenté d'aller plus loin que l'histoire de l'empire romain devenu chrétien a été traitée (tout le monde le sait), de telle manière qu'il n'est nécessaire pour personne d'y revenir. Je voudrais seulement, au bout de ces longues études, laisser dans le cœur de ceux qui auront eu la patience de me suivre jusqu'à la fin l'amour de deux choses: l'une qui appartient à une sphère moins élevée, plus terrestre, l'autre qui appartient à la sphère la plus haute et la plus absolue: dans la vie des nations, la liberté; dans la vie de l'âme, la vérité.

Quand je parle de la liberté, ai-je besoin de dire qu'il ne s'agit pas pour moi d'une forme de gouvernement, d'une institution ou d'une constitution plus que d'une autre? Des formes de gouvernement, il n'en est pas une à laquelle je donne mon amour ni ma foi, je réserve ces mots sacrés pour des choses plus hautes; il n'en est pas une non plus que je n'accepte. Mais, quel que soit le régime qui gouverne les sociétés humaines, ce qu'il leur faut, c'est, sous un nom ou sous un autre, sous une forme ou sous une autre, à un

titre ou à un autre titre, une certaine dose de liberté ; il leur en faut comme à nos membres il faut l'espace, comme à nos poitrines il faut l'air. Ce n'est peut-être pas telle ou telle liberté qu'elles demandent, mais c'est la liberté. Ce n'est pas telle ou telle contrainte qu'elles repoussent, mais ce qu'elles repoussent ou plutôt ce qui les tue, c'est l'état de contrainte universelle et absolue d'un peuple devenu automate entre les mains d'un pouvoir déifié. Les nations peuvent vivre sous un Marc Aurèle ou sous un Auguste, parce que Marc Aurèle et Auguste sont des hommes ; elles ne peuvent pas vivre sous un Dioclétien, non que Dioclétien soit à proprement parler un tyran, mais parce que Dioclétien s'est fait dieu et que la divinité chez le prince nie radicalement toute liberté chez le sujet. La liberté, c'est l'air ; si par un côté quelconque on ne la respire pas, on étouffe. Quoi qu'on fasse, c'est toujours par une liberté quelconque que les sociétés, les peuples, les hommes ont vécu.

Et maintenant pour les âmes, la vérité. — J'aurais trop à dire si je voulais témoigner ici combien est profond et radical le besoin de la vérité dans nos âmes et combien est anormal, antihumain, maladif, homicide, le travail que l'on fait sur soi-même ou sur autrui pour anéantir le désir de la vérité. Cette vérité, toujours vivante en Dieu, toujours, quoique en une mesure plus ou moins restreinte, présente au milieu des hommes, a eu par la révélation de l'Eden, par celle du Sinaï, et surtout par celle du Calvaire, ses grandes et surnaturelles manifestations. Et, aujourd'hui que les religions placées en dehors du christianisme sont amenées ou peu s'en faut à l'aveu de leur infériorité, sinon de leur erreur ; que la philosophie, de son côté, après six mille ans de labeur sans avoir pu constituer une doctrine, est amenée au

tacite aveu de son impuissance ; il est évident que, si la vérité existe quelque part assez claire pour être perçue par l'homme et assez complète pour le satisfaire, ce ne peut être que dans le christianisme. Quand un homme dit sérieusement ce mot *la vérité* ; quand il parle de la vérité, non comme d'une lumière supposée sans être vue, après laquelle son esprit court sans pouvoir l'atteindre, mais comme d'une lumière perçue, connue, goûtée, possédée, et dans laquelle son âme se sent vivre ; il est impossible que cet homme ne soit pas chrétien. Quand, au contraire, un homme est en dehors du christianisme, nous sommes fondés à affirmer que, dans l'opinion de cet homme, la vérité ou n'existe point, ou est éternellement cachée aux regards humains, ou se révèle tout au plus par de vagues lueurs que l'âme ne peut ni définir ni conserver. La satisfaction des besoins de l'âme, si elle est possible, est donc essentiellement liée au christianisme ; la vérité, si elle est au monde, est chrétienne.

Or ces deux biens, la liberté et la vérité, courent depuis la fin du dernier siècle de grands périls et les mêmes périls.

La négation antichrétienne, sans doute, est de tous les siècles. Mais depuis soixante-dix années environ elle a pris une forme particulière. Le parti de la négation s'est attaqué à la puissance publique ; il a fait d'elle sa victime ou son instrument. Tour à tour, il s'est fait révolutionnaire pour gagner le pouvoir, et despotique en exerçant le pouvoir. Tour à tour, il a exalté chez les peuples jusqu'à l'excès la passion de la liberté, afin de se rendre maître ; et, devenu maître, il a éteint le goût et anéanti le fait de la liberté. Tour à tour, il a avili le pouvoir pour le mettre à sa portée et s'en saisir, et, l'ayant une fois saisi, il s'est attaché, je ne dirai pas à le relever (il ne le pouvait plus), mais à l'agran-